

Paris, 11 rue Soufflot — 135



9 juin 1915

Chère marquise,
Je rencontre hier M. Koechlin,
nous causons de vous, et cette
rencontre réveille tous mes re-
mords. Comment ai-je pu rester
si longtemps ~~non~~ je ne dis pas
sans m'informer de vos nouvelles
— car j'en ai eu sans discontinuer
par Lefranc, Morel-Fatio, Jh. Rei-
nach et M. Liard — mais sans vous
écrire ? C'est que ma vieille ma-

Die, bien connue de vous, ^{maladie} si laide
d'ailleurs, la phobie d'armes, ^{épistolaire}
s'est aggravée du fait de la guerre.
Depuis le commencement de la guerre,
à part une correspondance avec des
"neutres", des Américains surtout, pour
servir auprès d'eux la cause française,
je n'ai pu écrire aucune lettre: à
peine des cartes postales à mes amis
et élèves au front. À mes parents même
de l'Île Bourbon je ne puis pas écrire.
C'est inexcusable, inexplicable, et je
ne cherche ni à l'excuser, ni à l'expliquer.
Mais, je n'arrivant pas moi-même à

Comprendre ce phénomène maladif.
 je vous le décris seulement, et
 vous demande de croire, de sentir
 pourtant que ma pensée est, ~~comme~~
 maintenant comme avant, comme
 toujours, souvent près de vous, d'an-
 tant plus tendre que j'ai plus à
 me ~~rappeler~~ reprocher à votre égard,
 d'autant plus fidèle que j'ai
 toutes les allures de l'infidélité.
 Je suis navré de savoir que vous
 avez à Amnecy des crises de
 rhumatismes : cela ajouté à tant
 de soucis, de préoccupations, pour

Gaestbeck, pour vos amis, pour la France! Mais vous avez auprès de vous votre incomparable ami; sa calme philosophie, son haute raison, son sens si juste et si droit du réel doivent vous être un réconfort quotidien. Et puis, au bout de tant de misères, de douleurs, de déceptions, après tant de hauts et de bas, tant de mouvements de balade de l'espoir à la désillusion, il y a la vue, toujours plus distincte de la victoire. Pour le présent, comme chose déjà acquise, la somme de



toutes vertus françaises éprouvées
depuis dix mois comme un trésor
car l'on peut puiser sans fin
et qui, plus on y puise, plus
il s'amplifie; Comme chose déjà
acquise, la certitude que notre
France dispose de forces physi-
ques, morales, économiques, militaires,
prodigieuses - et que le plus dur est
fait; - et, pour demain, la confiance
que, dans la paix dictée par elle,
elle sera plus grande encore, et non
pas plus belle, mais plus heureuse.
Mon aîné, Louis, qui était canon-

781
hier depuis le début de la guerre et
qui a été nommé sous-lieutenant d'ar-
tillerie il y a trois mois, ~~et~~ obtenu
depuis un mois l'honneur qu'il sou-
haitait si passionnément : il est à
sa batterie, en Argonne, (au Col de
la Chalade, près du four de Paris¹¹)
(30^e régiment d'artillerie de campagne,
3^e batterie, secteur postal n° 9). Les dernières
cartes postales venues de lui avant-hier
étaient écrites de la tranchée de première
ligne « à 15 mètres des boches », écrit-il,
ou il était pour trois jours comme « ob-
servateur », et ~~les~~ cartes décrivent un
combat à coups de mortiers de tranchées.
Les pauvres petites cartes de quelques

et lignes, toutes en notations de
 fait précis, respirent le courage et
 la joie. Tous ces jeunes gens ont
 parents, tous admirables, et ce sont
 les vieux qui seuls sont à plaindre.
 Ma femme, pour ne pas penser ou
 plutôt pour fortifier son cœur, se
 donne tant qu'elle peut à son métier
 d'infirmière à l'ambulance de l'École Nor-
 mal; elle y est du matin au soir depuis
 six mois, et n'a pris en ces six mois
 qu'une journée de congé, celle où notre
 lieutenant est venue passer avec nous
 il y a un mois ^{la veille de} ~~avant~~ son départ pour
 le front. Moi, je bricole comme je puis,
 honteux de servir à si peu de chose, moi

et ne trouvant quelque repos d'esprit
que lorsque j'ai l'illusion de travailler
à des choses qui se réfèrent à la guerre.
Mes petits pamphlets ont eu le don
de vexer et d'irriter les Allemands :
ils n'avaient pas d'autre but, mais je
n'espérais pas ~~un tel~~ ^{un tel} ~~res~~ y atteindre
si droit. Vous n'imaginez pas la prodigieuse
quantité d'articles de journaux
qu'ils ont fait imprimer en toutes langues
contre ma brochure, et où ils essayent de
me déshonorer : mais ils ne réussissent
qu'à me réjouir, d'autant que dans les
divers pays ils ont trouvé ~~beaucoup~~ ^{beaucoup} à qui parler.



à Copenhague surtout, le bon Nyrop
a agi fortement contre eux, et,
comme lui aux Etats-Unis, en Suède,
en Hollande, etc., un tas d'anciens
élèves de Gaston Paris : la petite
franc-maçonnerie de l'école de Gas-
ton Paris a montré et montre chaque
jour de quoi elle est capable. - Mais
depuis deux mois j'en me suis employé
(en y travaillant du matin au soir)
à une besogne bien plus importante que
celle de mes petites brochures : à mettre
sur pieds et à imprimer, pour le Mi-
nistère des Affaires étrangères, un livre
qui ~~sera~~ est intitulé "Les Violations

des lois de la guerre par l'Allemagne.
Je me suis plongé (ce n'est pas récréatif)
dans le monceau de Dossiers accu-
sateurs réunis contre nos ennemis au
service de la Justice du Ministère de la
Guerre et j'y ai fait un choix d'une
Centaine de documents : témoignages
d'officiers ou de citoyens français, aveux
allemands pris à leurs lettres et carnets,
et de ces cent documents j'ai fait un
recueil, qui a tout le degré de beauté
sinistre que le genre comporte. Ce
livre, qui sera une publication semi-
officielle, ne ~~devra~~ portera pas mon nom
bien entendu : mais j'en suis plus

Content que de mes légendes épi-
ques, car il fera crâner les alle-
mands de colère et d'humiliation.
Malheureusement, voilà ce livre achevé
depuis huit jours (il & sera publié,
je pense, dans une quinzaine) et me
voilà retombé au désœuvrement, qui est
la pire chose en ce moment. Mais je
n'y resterai pas longtemps, car mon vieux
élève et mon ami Albert Thomas, que
je viens de voir, a du travail à me don-
ner (pas des obus à fabriquer, bien
entendu, mais tout de même des choses
à fabriquer qui feront plus de mal à
nos ennemis que mes boulets de papier).

Je me dis souvent, ma chère marquise,
 que vous avez eu bien raison, Madame
 leigneur et vous, pour vingt motifs, de
 s'éviter Paris depuis huit mois, ~~mais~~
 mais que cela vous ferait du bien
 aussi d'y venir faire un petit tour
 pendant quelques jours seulement, pour
 avoir l'impression directe, juste, du
 calme avec lequel chacun travaille;
 de temps en temps, il y a sans doute de
 la nervosité (quand les Russes se font
 par trop battre, quand les députés s'occu-
 pent de se mettre à clabauder par trop dans
 leurs coterie); mais, dans l'ensemble,



(4)

141

que de tranquillité, de travail,
et que d'harmonie !. Seulement,
vos rhumatismes vous laisseront-ils
quelque répit ? Si vous saviez, chère
Marquise, quelle joie c'est pour moi
de laisser courir ma plume sur ce
papier et de me dire que, manite-
nant que cette lettre est commencée, il
n'y a plus de raison pour que
je la termine jamais, vous compren-
driez quel drôle de corps je suis,
laissant mes plus chers amis sans
un mot de moi durant je ne sais com-
bien de jours et pourtant pensant à
eux sans cesse, à vous surtout, en vers

qui mon silence est le plus coupa-
ble et ~~vrai~~ qui pourtant ~~je~~ mon
cœur et allé si souvent en ces
temps émouvants. J'ai peur à vous
surtout quand l'Italie s'est mise de
notre côté : vous avez dû en ressentir
une vraie joie.. Il y a pourtant
une ^{raison} ~~raison~~ pour que je termine
enfin cette lettre ; c'est que je ne sais
pas du tout si vous me pardonnez
d'avoir tant tardé, et c'est d'autre
part qu'en tous cas sa longueur
finira par vous ennuyer. Et puis,
la pensée de mon pauvre petit lieu-

pa- Tenant me revient soudaine-
ment et me trouble. Alors je vous
quitte, en vous priant de faire
accepter à Monsieur du Seigneur mes
vœux des plus cordiaux de bonne
santé physique et morale et d'après
pour vous, chère Marquise, l'hommage
de ma respectueuse et profonde affectio.

Joseph Bédier.

